

ISBN: 978-84-1091-017-1 (PDF)

DOI: <https://doi.org/10.14201/0AQ0373713718>

Pour une philosophie de la traduction à l'ère du post-humanisme

Por una filosofía de la traducción en la era del poshumanismo

Susana MAUDUIT-PEIX GELDART

Université Sorbonne Nouvelle

susana.mauduit@sorbonne-nouvelle.fr

RESUME : Face au constat de l'omniprésence de l'intelligence artificielle et des nouvelles technologies, cette contribution entend proposer une analyse sur leurs répercussions, moins sur la pratique de la traduction, dont les avantages sont bien connus (en particulier pour la traduction pragmatique), que sur la philosophie de la traduction, telle qu'elle a été bâtie depuis la naissance de la traductologie dans la seconde moitié du XXe siècle. Il s'agit de prendre en considération les enjeux linguistiques, éthiques, ontologiques et philosophiques de l'IA, afin de dégager des pistes de réflexion pour bâtir une nouvelle philosophie de la traduction susceptible d'intégrer, au bénéfice de la pratique et de l'enseignement, le nouveau dualisme (homme-machine) qui, qu'on le veuille ou non, est en passe de prendre la place des dualismes métaphysiques traditionnels, à l'ère de ce qu'il est convenu d'appeler le «post-humanisme».

MOTS CLES: post-humanisme; traduction; philosophie de la traduction intelligence artificielle; traductologie.

RESUMEN: Ante la omnipresencia de la inteligencia artificial y de las nuevas tecnologías, la presente contribución pretende ofrecer un análisis de sus repercusiones, no tanto en la práctica de la traducción, cuyas ventajas son bien conocidas (en particular para la traducción pragmática), como en la filosofía de la traducción, tal y como se ha ido elaborando desde el nacimiento de la traductología en la segunda mitad del siglo XX. Se tendrán en cuenta las cuestiones lingüísticas, éticas, ontológicas y filosóficas que plantea la IA, con el fin de identificar pistas de reflexión para la elaboración de una nueva filosofía de la traducción capaz de integrar, en beneficio de la práctica y de la enseñanza, el nuevo dualismo (hombre-máquina) que, nos guste o no, está en vías de sustituir a los dualismos metafísicos tradicionales en la era de lo que se conoce como «poshumanismo».

PALABRAS CLAVE: poshumanismo; traducción; filosofía de la traducción; inteligencia artificial; traductología.

1. INTRODUCTION

«Porté aux limites de lui-même, l'homme n'a plus d'autre choix que d'imaginer sa postérité, dans un autre que lui-même qu'il peut tout au plus esquisser»¹

(Re)penser l'avenir de la société et de l'humanité passe, naturellement, par la déferlante que représente l'arrivée de l'IA et des nouvelles technologies, comme l'avaient déjà annoncé, dès les années 1970/1980, les idéologies transhumanistes et post-humanistes. Le potentiel transformateur de l'IA est déjà à l'œuvre dans tous les domaines: médecine, urbanisme, transport, industrie, enseignement et j'en passe.

Comme chacun sait, l'univers de la traduction n'échappe pas à la toute-puissance de la technologie. Si la révolution numérique revêt nécessairement une importance moindre pour une discipline comme la nôtre que pour la médecine, par exemple, il n'en reste pas moins que la traduction, comme le souligne Mark O'Thomas (2017, 292), peut faire figure de paradigme, ouvert à l'analyse critique, pour comprendre ses répercussions à l'échelle mondiale.

Le premier constat, c'est que l'arrivée de l'IA est en passe de modifier profondément le métier de la traduction, et ce à plusieurs niveaux (dont certains ont été abordés dans le cadre de ce colloque).

Tout d'abord, sur le plan de la pratique, notamment de la traduction dite pragmatique: les outils, en particulier les mémoires de traduction et les programmes de traduction neuronale, ont permis d'améliorer la rapidité et la productivité. Ces «progrès», couplés à ceux des technologies de la communication, qui permettent aux traducteurs de travailler depuis n'importe quel pays du monde, ont modifié profondément les conditions d'exercice du métier sur le marché.

De ce premier niveau de transformation débouche un deuxième, logique, qui concerne la didactique de la traduction et la formation des futurs traducteurs. Tous les programmes de formation de traducteurs ont d'ores et déjà dû intégrer dans leurs parcours la maîtrise des outils de TAO, de l'approche par corpus, des techniques de post-édition, etc., pour permettre aux étudiants une intégration rapide sur le marché. Mais on peut se demander si cette évolution, a priori favorable, ne se fait pas au détriment, il faut le souligner, de la sensibilisation à la rigueur et à la qualité.

Certains auteurs, comme Lehman-Wilzig (2000, cité par O'Thomas 2017, 287), estiment que la perte de qualité est en quelque sorte «compensée» par la possibilité qu'offrent les systèmes de traduction automatique de traduire un nombre illimité de langues. Pour ma part, pour des raisons que j'exposerai plus tard, j'en doute. Et de nombreux auteurs redoutent, sans doute à juste titre, que cette évolution technologique, si marquée, ne finisse à terme par sonner le glas du métier du traducteur.

¹ Besnier, Jean-Michel. 2009. *Demain les posthumains. Le futur a-t-il encore besoin de nous ?* Paris: Hachette.

Telles sont par exemple les craintes qu'expose Michael Cronin (Cronin 2013) dans son livre *Translation in the digital Age*, publié il y a dix ans déjà. S'il reste quelque peu sceptique à ce sujet, il insiste néanmoins —et c'est l'aspect qui nous intéresse ici— sur l'urgence des questions qu'elles soulèvent du point de vue de la théorie et de la philosophie de la traduction.

2. L'HOMME «AUGMENTE»

Si la question de la philosophie de la traduction devient urgente, c'est parce que la survie de la traductologie est soumise à la survie de la traduction (O'Thomas 2017, 284). Je préfère parler de «philosophie de la traduction», plutôt que de «théorie», car tel est l'intitulé du séminaire que je dispense à l'université Sorbonne Nouvelle: il s'agit d'un cours à vocation théorique qui se propose de familiariser les étudiants avec les questionnements philosophiques fondamentaux et les grands courants de la philosophie du langage dans leur rapport à la traduction. En d'autres termes, de situer la place de la réflexion traductologique au sein de la pensée philosophique, d'opérer une mise en perspective avec les problématiques anciennes et actuelles de la philosophie du langage et de comprendre l'arrière-fond philosophique qui est à l'œuvre dans les principales théories contemporaines de la traduction.

Dans ce cadre, à l'ère de l'omniprésence de l'IA, les questions transhumanistes et post-humanistes se font de plus en plus pressantes. Ces mouvements, nés dans les années 1980 et 1990, portent sur le dépassement des limites humaines au moyen du progrès technique et numérique et les conséquences qui en découlent en termes philosophiques et sociétaux. Ces courants prétendent que la technologie débouchera sur une «humanité augmentée» dont les capacités et le développement transformeront radicalement nos modes de vie.

Il est pertinent de se demander si cette «augmentation», rendue possible par les nombreux outils disponibles aujourd'hui sur le marché, va bénéficier ou desservir le traducteur. Mais, au-delà de ces considérations pratiques —qui font une large place à la traduction pragmatique, mais concernent également de plus en plus la traduction dite littéraire—, il s'agira de cerner en quoi ce nouveau rapport homme-machine, visé par le post-humanisme, est susceptible de remettre en cause les fondements philosophiques dont la traductologie s'est toujours réclamée: pouvons-nous continuer à parler de relativisme linguistique, de la subjectivité du traducteur, de la problématique de l'identité et de l'altérité, de l'herméneutique du comprendre, par exemple? Quelle philosophie de la traduction pourrions-nous envisager, enseigner lorsque, comme le souligne encore Mark O'Thomas, les notions d'équivalence, de subjectivité et d'identité s'effaceront derrière celles de rapidité, de précision et d'interface? (O'Thomas 2017).

3. LA PHILOSOPHIE DE LA TRADUCTION ET LES DUALISMES DE LA MÉTAPHYSIQUE TRADITIONNELLE

Il ne faut pas oublier que les traductologues ont souvent eu recours à des discours philosophiques pour asseoir et faire valoir la légitimité de leurs idées, tant il est vrai que le discours philosophique, discours «auto-constituant» par excellence (Cossuta 1991) joue un rôle légitimant des autres discours. Ce fondement philosophique de la traduction (à l'œuvre surtout dans le domaine de la traduction littéraire) constitue le socle de notre discipline.

Concrètement, la traductologie s'est traditionnellement nourrie des dualismes issus de la métaphysique platonicienne, comme l'a montré Berman (1999, 33). Pour résumer son propos, je rappellerai que, pour Berman, ces dualismes prennent leur source dans la césure opérée par Platon dans le célèbre «mythe de la caverne», où il introduisait un clivage irréductible entre le monde sensible (le monde de l'erreur) et le monde intelligible (le monde des idées vraies, de la vérité universelle). Aussi la réflexion a-t-elle été bâtie autour des oppositions original/traduction, langue de départ/langue d'arrivée, lettre/esprit, équivalence formelle/équivalence dynamique, sourciers/ciblistes, le Même et l'Autre, etc., aboutissant à une division marquée aussi bien sur le plan théorique que sur le plan méthodologique. Entre les partisans du littéralisme au nom du respect de l'Autre et les adeptes de l'adaptation à un lectorat cible nécessairement différent de l'original, au nom de la fluidité, s'est creusé pendant des décennies un fossé indépassable que philosophes et traductologues se sont *in fine* attelés à démonter.

Ainsi Derrida, qui a entrepris de déconstruire le logocentrisme platonicien et les dichotomies conceptuelles qui en découlent, notamment dans le domaine de la traduction (Derrida 1967). Ainsi Meschonnic qui, en récusant la théorie du signe comme substrat de toute théorie de la traduction, dénonce la «schizophrénie» du discontinu, des traductions dites «effaçantes», auxquelles il entend substituer les notions de rythme et de force comme seules garantes de la fluidité —et même de la fidélité— d'une traduction (Meschonnic 2007). Ainsi Cassin, qui défend pour sa part la force de la particularité, de la contingence des langues empiriques, face à une ontologie de l'universel qui sacrifie la singularité, le sensible à une prétendue vérité absolue et intemporelle censée franchir les frontières des langues (Cassin 1991). Au-delà des implications méthodologiques que ces deux approches suggèrent, c'est tout le débat de la dissociation entre la pensée et le langage qui est ici à l'œuvre, débat qui a toute sa place dans la traductologie.

4. LE NOUVEAU DUALISME HOMME-MACHINE: UNE REGRESSION MÉTAPHYSIQUE ?

Cet arrière-fond philosophique que je viens d'exposer est aux antipodes de l'engouement actuel pour l'IA. Après la conquête métaphysique qu'a représenté la fin des dualismes, voici que nous sommes confrontés à un nouveau dualisme: le dualisme homme-machine, qui est en passe de prendre véritablement toute la place.

Si elle offre des avantages certains et bien connus, la technologie comporte également des inconvénients qu'il ne faut pas minorer. Du point de vue de la philosophie du langage et de la traduction, le danger qui nous semble plus important, suivant toujours O'Thomas, est celui de la réduction de la langue à un code, et les enjeux ontologiques qui en découlent: la traduction ne se fera plus que par des équivalences fixées, objectives et inchangeables (O'Thomas 2017, 296), perpétuant les erreurs et freinant (ou au moins ralentissant) l'évolution des langues, évolution où la traduction joue justement un rôle majeur. On risque de voir une régression vers des traductions pauvres et standardisées, où la subjectivité de l'interprétation, paramètre fondamental de la traduction, sera d'autant plus absente que le sujet ne sera plus l'épicentre de la pensée. A terme, nous met en garde O'Thomas, les algorithmes finiront par façonner même la pensée (O'Thomas 2017, 285).

5. CONCLUSION

En raison de la rapidité et de la facilité qu'offre la traduction automatique, la multiplicité des langues contingentes qui définissent nos différentes cultures ne constituera plus un obstacle à la communication, ce qui soulève des enjeux linguistiques et philosophiques. O'Thomas (2017, 285) redoute, par exemple, une fusion à terme de l'ensemble des langues dans une forme hybride composée uniquement d'éléments issus des langues dominantes (à commencer par l'anglais) (ibid, 285). On est loin ici de la noble vision de Benjamin ou de Heidegger, qui voyaient dans la traduction le moyen, ou le chemin, de reconstituer, par la convergence de l'ensemble des langues, le «langage pur» dont la richesse fut perdue lors de l'épisode de Babel (Benjamin [1971] 2023), ou encore, le sens pérenne, originaire, que chaque discours exprime imparfaitement en raison de la contingence des langues (Heidegger [1952] 1973).

Sur un autre plan, la traduction facilitée par l'IA risque également de mettre un terme à tout effort destiné à apprendre des langues étrangères, dont la maîtrise permet une appréhension de la réalité plus complète, comme l'exprime très justement Schopenhauer:

[...] dans l'étude de chaque langue étrangère, se forment de nouvelles idées, en vue de donner une signification à de nouveaux signes; [...] l'on découvre des rapports inconnus jusque-là, parce que la langue étrangère indique l'idée par un trope ou une métaphore qui lui sont propres; [...] en conséquence, un nombre infini de nuances, de similitudes, de dissemblances, de rapports des choses, entrent dans la conscience, grâce à la nouvelle langue apprise ; qu'ainsi donc on obtient une perception beaucoup plus variée de toutes choses. Il s'ensuit que dans chaque langue on pense autrement, ce qui donne à notre penser, par l'étude de chacune, une nouvelle modification et une nouvelle teinte; [...] par suite, le polyglottisme, outre ses nombreuses utilités immédiates, est aussi un moyen direct de formation de l'esprit, en ce qu'il rectifie et perfectionne nos vues par la variété et la nuance des idées, de même qu'il augmente aussi la souplesse du penser; car l'étude de beaucoup de langues a pour effet de toujours séparer davantage l'idée du mot. (Schopenhauer [1851] 1905, 100)

Pour conclure, au-delà de l'utilité indéniable qu'offre la technologie, il me semble important d'être vigilants, en garde contre son omniprésence, que certains jugent excessive, dans tous les domaines de notre société, et a fortiori dans ce domaine de l'écrit

qu'est la traduction. Comme le souligne Peter Sloterdijk (2000), l'écrit a perdu de son aura —malgré les efforts de Derrida— parce qu'il a été supplanté par le numérique, de sorte que l'humanisme ne repose plus sur l'écrit mais sur le numérique. Peut-être est-ce un triomphe pour les transhumanistes, qui visent un idéal d'émancipation grâce à la technologie. Pour notre part, nous rallierons plutôt le post-humanisme, moins radical, qui recherche un système de valeurs susceptible d'être compatible avec la société technologique. Telle me semble être la base de la nouvelle philosophie de la traduction à bâtir elle doit viser à préserver un équilibre entre les outils et la parole, tant il est vrai que l'idéal d'un traducteur «augmenté», «muté» qui pourrait prendre un jour notre place, répond, selon Besnier, à la «fatigue d'être soi» (Besnier 2009). Serions-nous fatigués de traduire, pire encore, d'être traducteurs?

REFERENCES

- Benjamin, Walter. [1971] 2023. «La tâche du traducteur». Dans *Œuvres I, Mythe et violence*, 261-75. Paris: Denoël.
- Berman, Antoine. 1999. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris: Seuil.
- Besnier, Jean-Michel. 2009. *Demain les posthumains. Le futur a-t-il encore besoin de nous?* Paris: Hachette.
- Cassin, Barbara. 1991. «Le statut théorique de l'intraduisible». Dans *Encyclopédie philosophique universelle* (4), dirigé par Jean-François Mattei, 998-1013. Paris: PUF.
- Cossutta, Frédéric. 1991. «L'analyse du discours philosophique». Dans *Encyclopédie philosophique universelle* (4) dirigé par Jean-François Mattei, 1792-810. Paris: PUF.
- Cossutta, Frédéric. 1995. «Pour une analyse du discours philosophique». *Langages* 29 (119): 12-39.
- Cronin, Michael. 2013. *Translation in the digital Age*. New York: Routledge.
- Derrida, Jacques. 1967. *L'écriture et la différence*. Paris: Seuil.
- Heidegger, Martin. [1952] 1973. *Qu'appelle-t-on penser ?* Paris: PUF.
- Lehman-Wilzing, Sam. 2000. «The Tower of Babel vs the Power of Babble Future Political, Economic and Cultural Consequences of Synchronous, Automated Translation Systems (SATS)». *New Media & Society* 2 (4): 467-94.
- Meschonnic, Henri. 2007. *Éthique et politique du traduire*. Paris: Verdier.
- O'Thomas, Mark. 2017. «Humanum ex machina. Translation in the post-global, posthuman world». *Target: International Journal of Translation Studies* 29 (2): 284-300.
- Schopenhauer, Arthur. [1851] 1905. «Ecrivains et style». Dans *Parerga et Paralipomena*. Édition en ligne. Date d'accès 15 septembre 2024. <https://www.schopenhauer.fr/oeuvres/ecrivains-et-style-ebook.html>.
- Sloterdijk, Peter. 2000. *Règles pour le parc humain*. Paris: Mille et Une Nuits.